



XII RDV de l'Internationale des Forums du champ lacanien

L'angoisse, comment la faire parler ?

Sous-thème : la psychanalyse et les temps de l'angoisse

Mai 2024, Paris

Natacha Vellut

Le corps n'est pas stable

L'angoisse qui paralyse, empêche de parler, prend le corps et bloque l'entrée dans le processus analytique, cette angoisse qu'on pourrait qualifier d'angoisse de mort, d'angoisse « para-normale »¹, nécessite une forme de traitement préalable à une psychanalyse. C'est la thèse de mon intervention d'aujourd'hui. Ce traitement qui ne vise pas l'éradication de l'angoisse mais son « surmontement »², s'impose d'autant plus à notre époque du fait de l'existence d'offres thérapeutiques variées ciblant la guérison de l'angoisse.

Il s'agit de tenter de la situer logiquement, pour pouvoir la constituer, cette angoisse, comme pierre de touche de la cure, lui donner ce statut structurant du sujet, pour viser sa cause et non ses effets. L'angoisse cause le sujet qui en est la réponse, voilà qui détourne le titre de notre rendez-vous international : il s'agit moins de faire causer l'angoisse, que de repérer sa fonction de cause. Lacan, dans le séminaire L'angoisse, avec un détour par l'expérience du robinet de Piaget, met en valeur que la cause n'est pas dans le fonctionnement du dit robinet mais que la cause fait fonctionner, c'est-à-dire, fait parler l'enfant. L'entrée dans le discours analytique suppose cette possibilité de reconnaissance d'une cause, autrement dit la possibilité de formulation d'une énigme par le sujet pré-analysant, bien loin du champ des explications dans lequel Piaget navigue. Et la « cause est logée dans la tripe » constate Lacan dans le même séminaire, en une référence appuyée à la géniale tripière Mélanie Klein. La cause est logée dans la tripe et « figurée dans le manque » ce qui ne manque pas de provoquer « une hantise de la tripe causale ».³

Comment approcher cette cause si le corps est si peu stable qu'il ne tient pas dans le cadre des séances, qu'il ne cherche qu'à s'en échapper ? L'angoisse dans ses manifestations phénoménologiques réduit le sujet à son corps. « De quoi avons-nous peur ? », questionne Lacan dans la Troisième⁴. On pourrait répondre simplement : de son corps, on a peur de son

¹ Lacan, Jacques. Le séminaire livre X. L'angoisse. Editions du Seuil, 2004, p.27

² Lacan, Jacques. Le séminaire livre X. L'angoisse. Editions du Seuil, 2004, p.390

³ Lacan, Jacques. Le séminaire livre X. L'angoisse. Editions du Seuil, 2004, p.250

⁴ Lacan, Jacques. « La Troisième », *La Cause freudienne*, vol. 79, no. 3, 2011, pp. 28-29.



corps. Mais, plus précisément, l'angoisse « surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps. ». Lacan poursuit « il est très curieux que la débilité du parlêtre ait réussi à aller jusque-là – jusqu'à s'apercevoir que l'angoisse n'est pas la peur de quoi que ce soit dont le corps puisse se motiver. C'est une peur de la peur. » Paradoxalement, cette « peur de la peur » prend le corps, et associe « à la sensation d'angoisse un trouble d'une ou plusieurs fonctions corporelles, respiration, activité cardiaque, innervation vasomotrice, activité glandulaire » [...] le patient pouvant alors se plaindre de « spasmes cardiaques, étouffements, accès de transpiration, fringale, etc. » liste Freud dans un texte de 1895⁵. Ainsi, on ne peut dire seulement d'un sujet qu'il ressent l'angoisse dans son corps mais plutôt constater que son corps est dans l'angoisse, que son corps est pris, enserré, sur la scène de l'angoisse. Auquel cas, il est en difficulté pour situer ce corps sur la scène du dispositif analytique. Ce « corps [qui] fout le camp à tout instant » note Lacan, inspiré par Joyce, le 20 janvier 1976, ce corps fout le camp car sa consistance est imaginaire, car le nœud peut se faire, donc se défaire. Pourtant « le corps est [la] seule consistance [du parlêtre], consistance mentale bien entendu ».⁶

Ce traitement de l'angoisse impose de la déloger de la scène un brin théâtrale sur laquelle le sujet la maintient, la scène de sa manifestation, de sa phénoménologie. Cette scène est étroite, elle n'ouvre pas sur le monde, sur le champ de l'Autre et du désir. Le sujet y est centré sur son corps pris par l'angoisse. Il est dans le temps éternisé de son « attente anxieuse »⁷. Le sujet peut stationner des années dans cette angoisse absolue où le temps se fige dans une attente douloureuse. La phénoménologie de l'angoisse c'est la prévision toujours renouvelée du malheur. C'est la certitude anticipatrice du pire et non la certitude anticipée de l'acte, certitude anticipatrice du pire que le sujet attend et contemple fasciné comme le lapin les feux de la voiture.

L'énonciation, forcément diachronique, ne parvient pas toujours à éroder ce présent intemporel de l'angoisse. Les énoncés se font répétitifs et monotones, les demandes insistantes et injonctives. Il faut sortir de cette scène des phénomènes de l'angoisse pour rendre l'angoisse à nouveau productive et productrice, pour qu'elle soit à nouveau un opérateur de séparation.

Je fais l'hypothèse que pour traverser une forme d'obsessionnalité suscitée par l'angoisse et parvenir à l'hystérisation nécessaire à l'entrée dans l'analyse, il faut en passer par une

⁵ Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d'angoisse », texte consulté sur Internet http://psycho.ru/fr/freud/1895/neura_nevro.html.

⁶ Lacan, Jacques. Le séminaire livre XXIII, Le sinthome. Editions du Seuil, 2005, p.66

⁷ Expression freudienne qui désigne le « symptôme nucléaire de la névrose » dans Freud, Sigmund. Névrose, psychose et perversion. PUF, 1973, pp. 17-18



phobisation⁸ de l'angoisse, une forme moins de construction achevée que de balisage de cette angoisse. Freud ne s'est pas laissé entrainer dans le répertoire des perturbations très variées, des multiples moyens, des procédés très divers, dont l'angoisse use dans ses développements, il a cherché à les restreindre, les typifier, les circonscrire, pour penser l'angoisse. La fonction de signal de l'angoisse pour Freud est traduite par Lacan comme une fonction indicative du réel. L'angoisse signal n'est pas une angoisse message, et le savoir, ou le bout de savoir, issu de ce réel, n'est atteignable qu'avec la disparition, ou disons la forte atténuation, de l'angoisse.

Localisation et temporalisation de l'angoisse via des signifiants constituent la scène de l'angoisse en scène signifiante, c'est-à-dire en scène où l'Autre apparaît et plante des signifiants comme autant de repères, de balises. Ces signifiants ne sont pas articulés en une phrase ou une formule fantasmatique. Ils sont une constellation signifiante comme des étoiles dans le ciel nocturne, ces points lumineux qui permettent au promeneur de se repérer dans la nuit. Ces signifiants constituent autant de bords, de points d'organisation de l'angoisse.

Ces signifiants soulignés, voire énoncés par l'analyste, ne relèveraient-ils pas d'une forme d'immixtion signifiante ? Ce terme « immixtion » est peu utilisé par Lacan. Dans le séminaire *L'acte psychanalytique*, récemment paru, lors de la séance du 17 janvier 1968, Lacan fait équivaloir l'immixtion signifiante à l'intervention signifiante, et l'oppose à « aucune généralisation qui puisse s'appeler savoir ». Je le cite : « ce en quoi le psychanalyste agit si peu que ce soit mais où il agit proprement [...] c'est d'être capable de cette immixtion signifiante. » Ce passage évoque la fin d'analyse et non les entretiens préliminaires, mais cette immixtion peut se concevoir comme un rejeton du désir de l'analyste présent aussi bien pour la sortie que pour l'entrée en analyse.

Ce terme immixtion évoque tout à la fois les notions d'intrusion et de mélange, de mixtion. Il est pensé comme un acte, qui a des effets. L'effet visé ici serait, au-delà du surmontement de l'angoisse, de faire entrevoir l'analyste en position d'Autre soit en position de sujet-supposé-savoir, cet analyste-là, cet analyste en particulier, nommé et situé, préalable nécessaire à l'instauration du transfert.

⁸ J'emprunte le terme à Simone Wiener : « Grandeur et misère de la phobie », *La clinique lacanienne*, vol. n° 9, no. 1, 2005, pp. 9-20.